

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary by country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability

can be quite severe. About Google Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en aucun cas être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. À propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français. Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.fr>.

■:■-; -y]

LES FEMMES ARTISTES

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

-uw Miinooiair.PtitWW&MwnftiiJ raKK&KiS&B w.



ELISABETH
 LIEBE HELENE
*Prinzessin von
 Parma*



PHILIPPINE
 DE FRANCE
May 1764
12 May 1764

LES FEMMES ARTISTES A L'ACADÉMIE ROYALE DE
PEINTURE ET DE SCULPTURE PAR OCTAVE FIDIÈRE PARIS
CHARAVAY FRÈRES, LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ 4, RUE DE
FURSTENBERG. 1885.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

j — m

LES FEMMES ARTISTES A L'ACADÉMIE ROYALE DE
PEINTURE ET DE SCULPTURE Nous nous sommes souvent demandé
pourquoi l'Institut avait jusqu'à ce jour fermé aux femmes les cinq portes de
ses Académies. Que la grave Académie des sciences et ses deux sœurs,
l'Académie des sciences morales et politiques, et l'Académie des
inscriptions et belles-lettres, n'aient jugé aucune femme digne d'être admise
dans leur docte cénacle,- cela ne nous surprend guère; mais pourquoi
l'Académie française et celle des beaux-arts se sont-elles montrées à ce
point misogynes ? Les lettres et les arts sont assurément

mmmmmmmm 8 LES FEMMES ARTISTES de toutes les branches de l'esprit humain, celles où la femme a constamment montré le plus d'aptitudes. Sans remonter à Sapho, ni vouloir attribuer à Dibutade l'invention du dessin, on peut dire qu'il y eut de tous temps des femmes qui cultivèrent avec succès — quelques-unes même avec éclat — les Lettres, la Musique, la Peinture et la Sculpture. Pourquoi donc leur refuser une récompense qui est considérée comme la consécration suprême du talent? Nos pères étaient moins exclusifs que nous. Soit galanterie, soit admiration sincère pour des talents estimables, ils n'ont pas cru que de gracieux visages de femmes pussent troubler leurs graves assemblées. L'Académie Française, il est vrai, n'admit jamais de femme dans ses rangs; mais l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, plus libérale, ne dédaigna point de s'adjoindre nombre de femmes artistes. Chacun sait que la Rosalba et Mmo Vigée Lebrun furent jugées dignes de cette faveur ; ce ne furent toutefois pas les seules. On compte, sur les registres de l'Académie quinze noms de femmes. Ces noms, à l'exception de ceux que je viens de citer sont plus ou moins tombés dans l'oubli ; il en est, cependant, qui méritent une petite place dans l'histoire de l'art, et ce sont ces oubliées que je veux aujourd'hui présenter à mes lecteurs. Voyons donc les rares œuvres qu'elles ont laissées ; consultons les archives et les critiques du temps et alors seulement nous pourrons décider si, en les recevant,

LES FEMMES ARTISTES 9

L'Académie a montré plus de galanterie que d'équité. Avant d'aller plus loin, il est bon d'expliquer en quelques mots ce qu'était l'ancienne Académie de Peinture et de Sculpture : Le mot Académie, pris dans son acception moderne, évoque l'idée d'une assemblée limitée, d'un corps essentiellement aristocratique où peuvent seuls être admis les princes des Lettres, des Arts ou de la Science.

L'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, fondée en 1648, n'avait pas de si hautes visées. Elle avait été établie dans le but d'affranchir les arts du dessin, alors assimilés aux autres travaux manuels, des règles vexatoires auxquelles étaient soumises les corporations. Vers le milieu du XVII^e siècle, on ne distinguait guère un peintre d'un tailleur de pierres ou d'un doreur-vitrier. Tout peintre, tout sculpteur devait, quel que fût son mérite, se faire d'abord apprenti, passer par le compagnonnage, enfin prendre boutique. L'Académie royale de peinture et de sculpture rendit donc aux artistes un immense service en leur permettant de se livrer à leurs travaux dans les conditions d'indépendance qui leur sont si nécessaires. C'était, à proprement parler, une sorte d'association d'artistes se recrutant eux-mêmes à l'élection. Le nombre de ses membres n'était pas limité. On y était agréé sur la présentation

VtWitJtMWiqfti[>][>][>]r

LES FEMMES ARTISTES II lui éleva, dans l'église Saint-Landry-en-la-Cité, un tombeau qui, pendant la Révolution, disparut avec ce monument. Des fragments de ce mausolée ont été retrouvés, et, après avoir fait pendant quelque temps partie du Musée des monuments français, ils se trouvent aujourd'hui dans une des chapelles de l'église Sainte-Marguerite. Aucune inscription funéraire ne vient malheureusement nous éclairer sur la vie de l'artiste à laquelle il était consacré. SE Jusqu'en 1669, l'Académie ne reçut pas d'autres femmes. Cette année-là, elle en admit deux : Geneviève et Madeleine Boulogne (i), de cette nombreuse famille d'artistes qui devait compter cinq de ses membres dans les rangs de l'Académie (2). Les deux sœurs furent reçues sur la présentation d'un tableau, fait conjointement, représentant: un groupe défigures et de dessins faits d'après le modèle avec un fond d'architecture et des trophées d'instruments de musique. Rien à dire sur la vie de ces deux artistes. (1) Ce nom, dans les différentes pièces qui nous ont été conservées, est écrit tantôt Boulogne, tantôt Boullogne, ou bien encore Boullongne. Louis, le frère cadet de Geneviève et de Madeleine signait généralement de Boullongne. (2) Louis Boulogne le père, reçu en 1648, et ses quatre enfants; Geneviève et Madeleine, reçues en 1669; Bon, reçu en 1677 et enfin Louis deuxième du nom, reçu en 1681.

12 LES FEMMES ARTISTES Nous savons seulement par les livrets du temps que Geneviève exposa au Salon de 1673 un paysage. A celui de 1699, je trouve sous le nom de M^{lle} Boulogne (sans prénom) : Un tableau de fruits. Un autre d'instruments de musique. Cinq tableaux qui sont: Une pensée de mort et quatre de différents services de fruits et autres mets. On peut voir au Musée de Versailles quatre dessus de porte signés Madeleine de Boulogne et auxquels les deux sœurs ont sans doute, comme c'était leur habitude, travaillé ensemble. Voilà, à notre connaissance, tout ce qui reste des sœurs Boulogne qui, plus heureuses que Piron, furent au moins académiciennes. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre; mais autant que j'ai pu en juger, — car ils sont assez mal placés — ce sont d'assez agréables tableaux de nature morte et qui remplissent bien le but décoratif pour lequel ils ont été faits. Comme on le voit, les trois premières académiciennes ne brillèrent pas d'un bien vif éclat. Il n'y avait cependant pas à cette époque pénurie de femmes artistes et l'on ne s'explique pas que l'Académie n'ait pas songé à s'adjoindre une artiste d'une véritable valeur et qui n'eût pas manqué d'appui dans le sein même de l'illustre

LES FEMMES ARTISTES , 13 assemblée: j'ai nommé Claudine Bouzonnet Stella. C'est à M. Guiftrey que nous devons de connaître non seulement les œuvres, mais encore la vie privée et le caractère de cette intéressante artiste. Les pièces qui la concernent et qui ont été publiées dans les Archives de VArt français nous font pénétrer dans l'existence retirée et laborieuse de cette excellente femme, modèle de piété filiale et de charité chrétienne. Le culte qu'elle avait voué à son frère Jacques Stella et le soin avec lequel elle fait mention de ses moindres ouvrages a permis de dresser un catalogue assez complet de l'œuvre de ce remarquable artiste dont les tableaux sont malheureusement fort rares aujourd'hui. Claudine Bouzonnet Stella peignit un nombre considérable de tableaux; mais c'est surtout à son talent de graveur qu'elle dut sa juste célébrité. Pour se convaincre de son mérite il suffit d'aller voir au Cabinet des estampes les œuvres de sa main qui y sont conservées. On ne peut qu'admirer sa manière large et simple, d'une allure toute virile, qui d'ailleurs s'était formée aux meilleurs maîtres, car Claudine possédait une admirable collection d'estampes, où se trouvaient les plus belles œuvres du Parmesan, de Marc- Antoine, d'Albert Durer, de Michel-Ange et autres artistes célèbres. Claudine Bouzonnet Stella, semble avoir toujours mené une vie retirée. Est-ce cette circons

$$\hat{t}^* \, t'^* P^* u_j \langle y^* \rangle^i; i \rangle i y \rangle; i \langle 4 J t \rangle | i i \rangle$$

LES FEMMES ARTISTES 15 tant, fut plus tard obligé de quitter la France et laissa en Angleterre, où il se réfugia, la réputation d'un peintre de talent. Sophie Chéron avait été reçue académicienne comme peintre de portraits ; mais son caractère était trop entreprenant, son activité trop dévorante pour qu'elle se bornât à un seul genre. Tandis que l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture l'accueillait dans son sein, estimant ses ouvrages « très rares et dépassant même la force ordinaire de son sexe », son talent de musicienne lui ouvrait les portes de celle de Bologne, où elle recevait le surnom d'Erato. En même temps, elle faisait paraître son premier volume de psaumes, traduits en vers, avec des illustrations de son frère Louis. Le portrait de cette laborieuse artiste, peint par elle-même, se trouve au musée de Versailles. Elle s'est représentée assise, le bras droit appuyé sur un socle, et déroulant un dessin. C'est une brune, un peu épaisse, à l'œil noir et vif, à la physionomie intelligente et décidée. Sa peinture pour être légèrement noire dans les ombres, et d'une exécution tant soit peu lourde, n'est cependant pas sans mérite, et si l'on songe que c'est son morceau de réception, il est permis de supposer qu'elle devint par la suite une habile artiste. Malheureusement les points de comparaison nous manquent. Le seul tableau qui nous soit parvenu en dehors de celui dont je viens de parler est une Madeleine tenant un vase de

IÔ LES FEMMES ARTISTES parfums, du musée de Rennes, composition assez banale, pour laquelle l'artiste semble s'être inspirée de l'Ecole Bolonaise de son temps. S'il nous reste peu de tableaux de Sophie Chéron, il nous est plus facile de juger de son talent comme graveur. Un grand nombre de ses œuvres en ce genre sont conservées au cabinet des estampes et nous disent plus éloquemment qu'aucune biographie toute une vie d'efforts souvent couronnés de succès. Du long séjour qu'elle fit en Italie, elle semble avoir rapporté un goût très prononcé de l'antique, goût qui, à cette époque, dominait avec Poussin dans l'Ecole française. Elle fit de nombreux travaux d'après les médailles et les pierres gravées qui se trouvaient en Italie dans les principales collections. Têtes d'empereurs et d'impératrices romaines, scènes mythologiques, elle reproduisait tout d'un burin un peu timide et un peu maladroit parfois, mais qui ne manque ni de charme, ni de couleur. Quelquefois aussi l'artiste s'essayait à des compositions originales, ou du moins qu'elle nous donne comme de son invention, telles que Narcisse amoureux de lui-même, Pan et Syrinx; mais l'imitation de l'antique y est malheureusement trop flagrante pour qu'il soit possible de lui en attribuer tout le mérite. On trouve également dans le recueil du département des estampes un portrait du P. Bourdaloue, assez pauvrement gravé par P. de Rochefort, un portrait de Nicole, et un autre de Mme Deshou

The text on this page is estimated to be only 7.62% accurate

ELISABETH SOPHIE CHERON A" 'lU-mim, ^Collect.on 5t.
M*hu



The text on this page is estimated to be only 4.47% accurate

>.., I " : * ■ - • ■ ■ * «. ■ • . < «. " • " i ..!'. ' • U ■ i ^ * i • [« ~ " i' l .
• i t « ■ » C l' »' tî -- : « ! = - ' - * • ' ' . ■ tilt. < « • \ « ■ .. . ^ ■ » #. » . . : • : * ■ > ! < * " :
; . ! -- • * ■ • j . « : ■ ■ . ■ ■ ■ - ' ■ . : i ' in ; ■ ' » ■ , i : ■ . » • . i . ' . ■ i , - . " • ' i . ; > \
. • i ■ ■ i L .. ill î ■ ' - ■ • . ' u * . ' . : ■ « ■ « I. v' î : ■ • ■ - • i . s • • : - J : • . i • •
; \ ' : • ' t • j « . i ■ - l u .



LES FEMMES ARTISTES 17 lières, enfin un assez beau portrait du F. Sébastien Fruchet, carme, gravé par Thomassin, qui est plein d'accent et de vie. Comme je l'ai dit plus haut, Sophie Chéron ne se contenta pas d'être peintre et graveur, elle fut encore musicienne et aussi poète. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de nous étendre longuement sur son talent, à ce dernier point de vue ; toutefois dans la traduction en vers qu'elle fit du livre des Psaumes, elle donna une nouvelle preuve des dons qu'elle avait reçus de la nature, et qui, concentrés sur un objet unique, l'eussent sans doute mise hors pair. Les vers suivants qu'elle composa sur le fameux psaume Super flumina Bdbylonis, et qui devaient être aussi paraphrasés par Racine dans Esther, me semblent dignes d'être cités : Assis sur l'orgueilleuse rive Où Babylone règne et voit couler nos pleurs Captifs nous déplorions tes funestes malheurs, Triste Sion, déplorable captive. Nos harpes, nos hautbois, aux saules suspendus, Muets n'étaient plus entendus. En vain nos durs vainqueurs, enflés de leur victoire, Se flattaient d'en ouïr les déplorables sons : « Chantez, nous disaient-ils, ces célèbres chansons Qui de votre Sion jadis vantaient la gloire ! » Hélas, leur disions nous, par ces cruels mépris Pourquoi renouveler nos douleurs assoupies ? Ces cantiques si saints, les avons nous appris Pour être profanés en des terres impies ? Déplorable Sion, si jamais l'avenir

18 LES FEMMES ARTISTES De tes cruels malheurs ni'ôte le souvenir, Que sur nos luths sacrés mes doigts s'appesantissent, Que la langue me reste attachée au palais O Jérusalem, si jamais Sur les bords étrangers tes concerts retentissent ! La muse de Sophie Chéron savait aussi, quand il le fallait, passer du grave au doux. Un biographe anonyme de l'artiste fait mention parmi ses œuvres littéraires d'un poème intitulé les Cerises qui était, dit-il, « d'un comique ingénieux. » Bien qu'il ait été imprimé, je n'ai pu en retrouver la trace. Sophie Chéron mourut en 1711. Jusqu'à son dernier jour, elle se montra l'artiste, laborieuse que Ton vient de voir. Pendant les trente-neuf ans qu'elle fit partie de l'Académie, elle ne cessa de correspondre avec elle, mettant ses confrères au courant de ses travaux et leur envoyant ses meilleures gravures. Elle laissa d'ailleurs un œuvre considérable. En dehors des ouvrages dont nous avons parlé plus haut, nous savons soit par les livrets des expositions du temps, soit par le témoignage de ses contemporains, Mariette, d'Agen ville, Fermel'huis, etc., qu'elle fit de nombreux portraits, entre autres ceux de Monseigneur, du roi Casimir de Pologne, du prince de Condé, de M^le de Montpensier, etc. Parmi ses tableaux religieux ou d'histoire, on cite : Une Salutation angélique, une Mise au tombeau, une Fuite en Egypte, une Sainte Famille et une Cassandre interrogeant un génie sur les

LES FEMMES ARTISTES 19 destinées de Troie. Elle peignit aussi des paysages. .^~ Quelque temps avant la mort de Sophie Chéron, l'Académie avait décidé qu'aucune femme ne serait plus admise. « Cette mesure, dit Fer' merhuis dans son Eloge de Sophie Chéron, ne j signifiait-elle pas qu'aucune femme ne pourrait 1 surpasser celles élues précédemment? » Je crois, pour ma part, que les académiciens avaient un autre but, et qu'ils voulaient par là se mettre en garde contre une invasion féminine qui prenait des proportions inquiétantes. A cette époque, en effet, ils ne comptaient pas dans leurs rang? moins de six femmes artistes : les deux sœurs Boulogne, Sophie Chéron, Anne Strésor, Catherine Perrot et Dorothee MASSE. Tout ce que l'on sait de cette dernière, c'est qu'elle était veuve d'un sieur Godequin quand elle fut élue, le 23 novembre 1680 sur « un agencement taillé sur bois, avec beaucoup de délicatesse, à l'entour d'un écusson et d'un chiffre. « On ne connaît guère mieux Catherine Ferrot ou Perrot, femme Ourry, qui fut reçue le 31 janvier 1682. Elève de Nicolas Robert, elle donna des leçons à Louise Gabrielle de Savoie, première femme du roi d'Espagne Philippe V. Nous ne pouvons signaler aucune œuvre de sa main. Sans doute, en fouillant parmi les innombrables vélins du Muséum

wttfwuxtxmwlûnïtZLZi 20 LES FEMMES ARTISTES d'histoire naturelle, pour lequel Robert travailla longtemps, on aurait chance de trouver quelque gouache de Catherine Perrot. Malheureusement ce trésor est conservé avec un soin jaloux et je n'ai pu y pénétrer. Catherine Perrot a laissé un Traité de miniature, composé sans doute à l'usage des gens de cour qui s'amusaient à enluminer des dessins, calqués sur des gravures de fleurs ou d'animaux. Dans ce bizarre opusculé, on trouve, à défaut d'enseignement artistique sérieux, des recettes d'une naïveté réjouissante, telles que celle-ci : « Pour faire un Christ mort, il faut prendre de « l'outre-mer, du carmin et un peud'ocre jaune ; « duquel mélange, mis dans beaucoup d'eau, « vous glacerez tout le corps... » Et nunc, pictoreSy erudimini ! Ni Catherine Perrot, ni Dorothée Masse n'ont laissé aucun ouvrage authentique. L'œuvre d'Anne Strésor a également disparu. Nous avons toutefois, sur cette dernière, des documents qui permettent d'établir sa biographie. Anne Strésor naquit le 23 janvier 1651. Son père, Henri Strésor était peintre, et l'abbé de Marolles, dans son Livre des Peintres, n'a eu garde de l'oublier (1). Orpheline de bonne heure, Anne Strésor se distingua d'abord comme miniaturiste. Un portrait qu'elle fit de la dauphine Marie-Christine de Bavière et qui « n'était pas (1) On a prisé Le Maire et l'Allemaa Strésor. (M. de Marolles, Le livre des Peintres.)

LES FEMMES ARTISTES 21 plus grand que la tête d'une broquette » assura sa réputation. Le roi lui-même loua publiquement l'ouvrage et dit que la personne qui avait fait ce portrait devait être au rang des plus habiles. Elle se présenta à l'Académie le 24 juillet 1677, et fut admise le même jour. Guérin, dans la description qu'il fait de l'Académie en 1715, parle d'une miniature de Mlle Strésor, représentant Jésus-Christ apparaissant à saint Paul dans son voyage de Damas. C'est sans doute de son morceau de réception qu'il s'agit. Estimée pour son talent, recherchée comme femme, il semblait que la jeune artiste n'eût qu'à suivre l'existence brillante qui s'offrait à elle. Il n'en fut rien. A l'âge de trente ans, elle renonça subitement au monde pour prendre le voile. Examinée pour la profession par M. de Barde, chanoine et docteur en théologie, elle entra bientôt après au couvent de la Visitation de Chaillot. Anne Strésor n'avait pas de fortune, et si on la reçut sans dot, ce fut à condition qu'elle apprendrait la peinture à l'huile pour décorer l'église que les sœurs allaient faire bâtir. C'est là que la sœur Strésor, dans les trente-deux ans qu'elle vécut de la vie monastique, accomplit d'importants travaux. On lit, en effet, dans une description qu'a laissée la supérieure de ce couvent : « Entre chaque trumeau, il y a des tableaux de « grandeur naturelle qui représentent des actions « de la vie de Notre-Seigneur, ou qui ont rap

22 LES FEMMES ARTISTES

LES FEMMES ARTISTES 23 C'est au mois d'avril de l'année 1720 que la signora Rosa Alba Carriera accompagnée de ses deux sœurs, Angela et Giovanna, et de son beaufrère Antonio Pellegrini, arriva à Paris. Elle était alors âgée de quarante-cinq ans et dans tout l'éclat de sa renommée. Point jolie, mais d'une figure douce et sympathique, sa modestie et sa grâce la faisaient partout rechercher. Elle n'avait pas jusque-là quitté Venise, sa patrie, et c'était en vain que les plus nobles personnages de l'Italie et de l'Allemagne avaient tenté de l'attirer auprès d'eux. Ni le roi Frédéric IV de Danemark, avec lequel elle entretenait une correspondance suivie, ni le grand-duc de Mecklembourg, ni l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, n'avaient pu la décider à venir à leur cour. L'empereur d'Allemagne avait également échoué. Le célèbre amateur Crozat, qui visita Venise en 1715, fut plus heureux, car cinq ans plus tard il recevait la célèbre artiste dans son hôtel de la rue Richelieu. Elle n'eut pas d'ailleurs à regretter sa résolution, et, toute sa vie, elle devait garder le plus agréable souvenir de cette « aimable nation française », qui l'avait si bien reçue. Paris était-il est vrai, à cette époque, la cité bénie des artistes, et l'Ecole française était la seule qui ne fût pas en complète décadence. Rigaud, Largillière, Watteau vivaient encore, et avaient pour les comprendre et les encourager des Mécènes, tels que Crozat, Mariette de Julienne, et le comte de Caylus. A peine arrivée, la Rosalba se lia avec

24 LES FEMMES ARTISTES ces esprits d'élite, et bientôt après tout ce qu'il y avait à Paris de noble, de riche et d'intelligent se disputait l'honneur de recevoir la célèbre Vénitienne. Au point de vue purement matériel, la Rosalba ne fut pas moins bien traitée, et les commandes ne tardèrent pas à lui arriver en foule. Le moment était du reste singulièrement favorable. Tout le monde sait, en effet, quel curieux spectacle présentait la France dans cette année 1720. C'était le moment des spéculations fiévreuses, des fortunes faites et défaites en un jour ; on s'étouffait, rue Quincampoix, pour obtenir des actions de la fameuse Banque, et le véritable roi de France n'était pas Louis XV, mais John Law que la Rosalba connut alors pour la première fois, et qu'elle devait retrouver quelques années plus tard à Venise, exilé, misérable, et réduit aux précaires ressources du pharaon et de la bassette. Tous ces enrichis de la veille, dont un grand nombre devaient être pauvres le lendemain, vinrent donc assiéger la demeure de l'artiste, lui demandant soit un pastel, soit une miniature. Dans ces périodes de prospérité factice, où l'on ne compte que par millions, la valeur de l'argent va chaque jour s'avalissant ; aussi la Rosalba fut-elle largement rétribuée de ses travaux. Son journal fait mention de trente-six portraits qu'elle exécuta pendant dix-huit mois que dura son séjour, et quand on songe à la vie active qu'elle mena

LES FEMMES ARTISTES 2\$ pendant ce temps, aux excursions, aux promenades, aux visites» reçues et rendues, on s'étonne qu'elle ait eu le temps de satisfaire à tous ses engagements. Un nouvel et suprême honneur attendait l'aimable artiste : le 26 octobre 1720, elle était reçue par acclamation membre de l'Académie Royale de Peinture et Sculpture. La Rosalba demeura encore quatre mois à Paris, pour satisfaire aux nombreuses demandes des amateurs ; mais déjà, elle a le mal du pays et regrette la vie tranquille et retirée qu'elle menait dans la lagune. D'ailleurs, l'étoile de Law commence à pâlir ; une vague inquiétude règne dans les esprits, et c'est à grand'peine que le peintre Pellegrini peut se faire payer un important travail qu'il a fait pour la salle du Conseil de la Banque. Au mois de mars 1721, la Rosalba se décide à regagner sa patrie et dit adieu à la France qu'elle ne doit plus revoir. Je n'ai pas l'intention de raconter ici cette belle et laborieuse carrière d'artiste que termina si tristement une longue cécité. Encore moins voudrais-je faire l'inventaire de l'œuvre immense qu'elle a laissé. Ses ouvrages d'ailleurs sont de ceux qui n'ont pas besoin de commentaires : il suffit de les voir pour en apprécier les gracieuses et séduisantes qualités. Pour s'en convaincre, il faut aller au Louvre, à Venise, à Dresde surtout qui possède soixante-dix-huit pastels de l'habile Vénitienne, provenant pour la plupart de cette

∴⟨r⟩⟩⟩⟩fr⟨m⟩⟩⟩w∗u^r;^4^r∗^>⟩

LES FEMMES ARTISTES 27 s'en servit, elle avait déjà fait de nombreux ouvrages tant à Thuile qu'en miniature. Je ne sache pas qu'aucun tableau à Thuile de sa main nous ait été conservé. Quant à ses miniatures, c'est encore à Dresde qu'il faut les aller voir. Le Musée de cette ville en possède une importante et curieuse collection. Deux ans après l'admission de la Rosalba à l'Académie, une autre artiste, étrangère comme elle, sollicita le même honneur. C'était une Hollandaise, nommée Marguerite Haverman, femme d'un certain Jacques de Mondoteguy. « Elle présenta, raconte Hulz, un tableau de « fleurs d'un très beau terminé, dans le goût de « Van Huysum, son maître, et, apparemment de « lui. On la reçut sur de fortes recommandations « et à la charge ordinaire de donner un tableau « de réception. Tout ce qu'elle fit pour éluder ce « point décéla la surprise qu'elle avait faite à

j«^nP»f«n*iUî.Wî*t*^*T*î^ î? ***t*T*?'î?'
 T*î*TtT*î*!*î*f*î«T»T*,r*:*^*?*t«f*t*î*?*T'Tî^ ^T**.*T>
 mmmmmÊtmmmiâ6^mmm 28 LES FEMMES ARTISTES nine. C'est
 seulement au bout de trente-deux ans, le 30 juillet 1754, qu'ils se décidèrent
 à agréer la temme de leur confrère Vien. MarieThérèse Reboul, femme
 Vien, était -elle réellement digne de cet honneur? Il faudrait, pour en juger,
 connaître quelques-unes des œuvres de l'artiste et malheureusement, en
 dehors d'un dessin de médiocre valeur que possède actuellement le musée
 du Louvre, il ne m'a été donné de voir aucun ouvrage de sa main. Il nous
 faut donc suppléer tant bien que mal à cette lacune en interrogeant les
 critiques contemporains, ce qui est un assez mauvais moyen d'information.
 Voici d'abord l'opinion de Diderot qui fut l'ami et l'un des plus fidèles
 admirateurs de son mari. Dès 1759 (1), année ou elle exposa pour la
 deuxième fois, il lui consacre un article élogieux dans la forme, mais qui ne
 nous donne pas toutefois une bien haute idée du talent de l'artiste : « Les
 morceaux de Mme Vien, dit-il, ont le mé« rite qu'il faut désirer, la patience
 el l'exacti« tude. Un portefeuille de sa façon instruirait « autant qu'un
 cabinet, plairait davantage et ne « durerait pas moins. » L'éloge est mince.
 La patience et l'exactitude sont assurément des qualités fort louables en soi ;
 toutefois, elles ne suffisent pas à faire un grand (1) Elle avait exposé quatre
 petits tableaux, représentant : une perdrix morte; un.' corbeille de fleurs, une
 corbeille de fleurs dans une bouteille ; deux grands papillons et un petit.
 (Livret du Salon de 1759.)

LES FEMMES ARTISTES 29 artiste, et je doute que les Fyt, les Hondecoter, les Chardin eussent été flattés d'apprendre que leurs ouvrages étaient dignes d'illustrer un traité d'histoire naturelle, il est donc permis de croire que, sous la naïveté apparente de sa louange, Diderot cache un peu d'ironie. En 1763, il parle des envois de Mme Vien au Salon de cette année à peu près dans les mêmes termes : « Cette femme peint à merveille les oiseaux, les insectes et les fleurs. Elle sait même échauffer les sujets les plus froids. Ici, c'est un émouchet qui terrasse un petit oiseau; là, deux pigeons qui se baisent. Si elle suspend par les pattes un oiseau mort, elle en détachera quelques plumes qui seront tombées par terre et sur lesquelles on serait tenté de souffler pour les écarter. Ses bouquets sont ajustés avec élégance et goût. J'aimerais bien autant un portefeuille d'oiseaux, de chenilles et autres insectes de sa main que ces objets en nature, rassemblés sous des verres dans mon cabinet. » Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Ne nous en tenons donc pas au seul Diderot et continuons notre enquête en interrogeant un adversaire du philosophe. « Mmo Vien augmente a l'étendue de son talent, est-il écrit à propos de « ce même Salon dans Y Année littéraire. Elle « a peint une perdrix dont le fini et le moelleux « du pinceau enchante, aussi bien que des fleurs « qui sont d'une grande vérité. Les papillons « qu'elle a faits tromperaient ceux qui ne sont « pas prévenus. »

30 LES FEMMES ARTISTES Dans les numéros du Mercure de France qui traitent des expositions de peinture, il est rarement parlé de Mmo Vien, ou si son nom est prononcé, c'est pour ne lui décerner qu'un court et banal éloge. N'importe, nous en savons assez pour être édifiés sur son talent. La petite dimension de ses œuvres, non moins que son faire précieux doivent la faire classer parmi les miniaturistes, et si ses œuvres devaient se rattacher à quelque école de peinture, ce serait à celle des petits maîtres hollandais tels qu'Abraham Mignon et Gérard van Spaendonck dont les tableaux se recommandent par la minutieuse perfection des plus petits détails. Mmo Vien exposa aux Salons de 1757, 1759, 1763 et 1767. A partir de cette époque, son nom ne figure plus sur les Livrets. Fut-elle découragée de son art par les critiques du temps qui se montrèrent, cette dernière année, particulièrement durs pour elle, allant jusqu'à lui contester la paternité de ses œuvres? Toujours est-il que, jusqu'à sa mort, on n'entend plus parler d'elle. Elle vécut cependant de longues années encore, accompagna son mari en Italie quand il fut nommé directeur de l'École de Rome (1), et eut le bonheur, après avoir passé auprès de lui les mauvais jours de la Révolution, de le voir de nouveau riche et honoré. Elle mourut en 1805, précédant de quatre ans dans la tombe son époux, alors (1) Voir Lecoy de la Marche. — L.'Académie de France à Rome.

LES FEMMES ARTISTES \$1 comte de l'Empire, sénateur et l'un des grands dignitaires de la Légion d'honneur. Le musée du Louvre possède un portrait de Mme Vien. Il a été peint par Roslin, l'ami et le collègue de son mari. Ce fut chez ce dernier que le peintre suédois rencontra une jeune fille d'une rare beauté dont il devint vivement épris : Marie-Suzanne Giroust. Roslin la demanda en mariage; mais il était étranger, protestant, et enfin de seize ans plus âgé que la jeune fille. Il échoua tout d'abord. Mais sa persistance, non moins que la haute protection du comte de Caylus, finirent par triompher de la résistance de sa famille.» Il l'épousa après cinq ans d'attente, le 8 janvier 1759. Onze ans plus tard, Mme Roslin qui avait continué d'étudier la peinture sous la direction de son mari, se présenta à l'Académie. Elle y fut admise le 1^{er} janvier 1770, sur le portrait du sculpteur Pigalle. La vie s'ouvrait belle pour cette gracieuse jeune femme, dont les traits nous ont été conservés par un portrait peint par son mari (1), quand une cruelle maladie vint l'enlever. Elle mourut, le 31 avril 1772, d'un cancer au sein. (1) Voir Cat. de l'Exposition des Portraits historiques par M. Jouin, n° 624.

»»Wu^*qy^ftrii.y^^rty«rH««««»^»öi*»; 32 LES FEMMES

ARTISTES Le portrait de Pigalle ne se trouve plus à l'Ecole des Beaux-Arts, mais à défaut de ce portrait, le Louvre en possède un autre de Dumont le Romain qui nous montre que Mme Roslin ne manquait pas de talent et que l'Académie, en la recevant, fit acte de justice. Les critiques en saluant les débuts de l'artiste, l'avaient comparée à Latour. Nous n'irons pas aussi loin. Mais, en dépit d'une couleur rougeâtre et dure, ce portrait a de réelles qualités ; il est bien construit, d'une exécution serrée, plein d'expression et de vie. En somme, il est permis de croire que, si elle eût vécu, Mme Roslin se serait fait une place honorable dans l'École française. /& Nous voici de nouveau en présence d'une artiste qui, louée avec excès de son vivant, est aujourd'hui profondément oubliée. Il nous faut, cependant, puisqu'elle a été de l'Académie, lui réserver une petite place dans cette étude. Anne VALLAYER naquit à Paris, en 1744, suivant M. Villot. Cette date est-elle exacte ? Je ne sais. Toutefois, elle est en contradiction avec le Mercure de France qui, dans son numéro de septembre 1770, annonce en ces termes la réception de cette artiste à l'Académie : « Le sa« medi 28 juillet, MUe Vallayer, âgée de vingt« deux à vingt-trois ans, a été présentée et « agréée le même jour à l'Académie. Ses ta

LES FEMMES ARTISTES 33

ce bleaux, dans le genre de fleurs, de fruits, de « bas-reliefs, d'animaux, ont été la meilleure « recommandation de ses talents. Elle peut se « placer à côté des maîtres célèbres, et, dans un « âge si tendre, elle a porté l'art si difficile de « rendre la nature à un degré de perfection qui « enchante et qui étonne. » De son côté, Bachaumont dit : « l'Académie de « Peinture et de Sculpture, moins exclusive que « les autres, nous donne l'exemple, rare il est « vrai, mais encourageant pour le sexe, de fem« mes admises dans son sein. Le 28 juillet der« nier, Mlle Vallayer, âgée de vingt-deux à « vingt-trois ans, lui a été présentée et a été « agréée le même jour. » Qu'elle eût vingt-trois ans, comme le dit le Mercure, ou vingt-six ans, si l'on adopte l'opinion de M. Villot, cela importe peu. Ce qui est certain, c'est qu'elle était jeune, déjà célèbre et aussi fort jolie. Les vers suivants, qui lui furent adressés peu après sa réception, en font foi : C'est l'équité, non la faveur, Qui t'ouvre avec transport le temple de la gloire ; Faut-il qu'une trop juste et trop sainte douleur (1) Flétrisse les lauriers que t'offre la victoire ! Les Plaisirs, les Amours, vers toi prompts à voler, S'empressent de sécher des larmes Qu'eux seuls voudraient faire couler. Qui ne connaîtrait pas tes charmes (1) Son père mourut le surlendemain de sa réception. "r i 3

ARTISTES Et ne verrait que tes talents Te croirait à l'automne et tu n'es qu'au printemps. Que tes tableaux divers rendent bien la nature, Tu peins deux arts que tu chéris, Et la Musique et la Peinture. Quelle touche ! Quel coloris ! Tu ne pouvais manquer cette double couronne : Bas-relief, vase, fruits, légumes et lapin Sous tes magiques doigts, tout a son trait certain. Mais quel que soit l'effort de ton pinceau, je croi Qu'il ne fera jamais rien d'aussi beau que toi. L'auteur de ces vers, un certain M. Guichard, n'était assurément pas un grand poète ; mais nous n'avons aucune raison de suspecter son témoignage, quant à ce qu'il dit de la beauté de Mlle Vallayer. Peut-être, en matière d'art, n'était-il pas non plus un juge bien expert et faudrait-il se défier des éloges qu'il lui décerne, si, avec lui, les critiques du temps n'avaient été unanimes à louer les premières œuvres de la jeune artiste. Diderot, qui ne s'enthousiasme jamais à demi, se laisse aller, en parlant d'elle, aux hyperboles les plus élogieuses. « Quelle vérité, Monsieur, dit-il dans son « Salon de 1771, et quelle vigueur dans ce ta« bleau ! Mlle Vallayer nous étonne autant « qu'elle nous enchante. C'est la nature, rendue « ici avec une force et une vérité inconcevable, « et en même temps une harmonie de couleur « qui séduit. » Un autre de ses tableaux est jugé par le même Diderot « surprenant ». Celuilà est « une magie d'imitation ». Ce dernier « la

LES FEMMES ARTISTES 35 dispute à la nature. » « Ce n'est pas Chardin, « ajoute-t-il pour conclure, mais au-dessous de « ce maître, cela est fort au-dessus d'une femme. » Non certes, ce n'est pas Chardin. Cela est même fort loin du froid et sec Roland de la Porte. Un des morceaux de réception de Mme Vallayer Coster (i) se trouve aujourd'hui au Louvre et pourrait nous donner une fâcheuse idée du goût de Diderot, si nous n'étions habitués à ces enthousiasmes immodérés, sur lesquels il revient d'ailleurs de la meilleure grâce du monde. En 1775, il est beaucoup plus calme dans ses éloges. Enfin, en 1781, il reconnaît qu'il s'est trompé et apprécie l'artiste à sa juste valeur. « Composition agréable, dit-il, mais de nul « effet il y a de la vérité, mais la touche est « molle et froide. Rien de la finesse particulière « de dessin et de pinceau que ce genre exige.. . « La corbeille de raisins est égale de ton et sans « effet. » Mme Vallayer Coster a peint un nombre considérable de tableaux. Son nom figure dans la plupart des Catalogues de vente de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe. Ses œuvres aujourd'hui sont devenues plus rares. Il est probable qu'elles ont été travesties et ont servi à fabriquer ces faux chefs-d'œuvre qui se trouvent, si nombreux, dans les ventes artistiques(1) Elle avait épousé, le 23 avril 1781, Jean-Pierre-Sylvestre Coster, avocat au Parlement.

36 LES FEMMES ARTISTES ques de notre temps. Un certain nombre de tableaux authentiques de Mme Coster subsiste toutefois dans nos galeries publiques. En dehors du tableau du Louvre dont j'ai parlé plus haut et qui représente les attributs de la musique et de la peinture, Ton peut voir deux tableaux de nature morte de sa main, l'un au Palais de Fontainebleau, l'autre au ministère de la Justice. Le Musée de Nancy possède aussi de cette artiste un vase de fleurs et un panier de raisins. A ces différents ouvrages il convient d'ajouter un portrait de femme du Musée de Nancy qui lui est attribué par le comte Clément de Ris, dans ses Musées de province, et deux petits panneaux de forme ovale qui ont figuré en 1883, à Texpositfon de l'Art au XVIIIe siècle, rue de Sèze. Dans tout cela, rien qui dépasse une honnête médiocrité. Le genre préféré de Mme Vallayer-Coster paraît avoir été la nature morte. Toutefois elle peignit aussi de nombreux portraits, entre autres ceux de l'abbé Lemonnier, de M. de Montullé, associé libre de l'Académie, et de M. Roettiers, graveur général des monnaies. Elle prit part à presque toutes les expositions depuis 1771 jusqu'en 1817. Elle mourut l'année suivante, le 28 juillet, âgée de soixante-quatorze ans. Le portrait de Mmo Coster a été peint en 1783 par Roslin. A défaut de ce portrait dont j'ignore la destinée, les traits de l'artiste nous ont été conservés par un de ses dessins qui a été gravé

LES FEMMES ARTISTES 37 par Letellier et reproduit dans le Magasin pittoresque, en 1851. *3 On peut voir à l'École des Beaux- Arts, un tableau de moyennes dimensions représentant un homme le verre en main, éclairé d'une bougie. Ce tableau, en dépit d'une certaine sécheresse de touche et d'une couleur briquetée, qui offense l'œil, n'est pas sans mérite. Il est bien dessiné et renferme certaines qualités viriles qui surprennent quand, en s'approchant, on voit qu'il est signé d'un nom de femme. Qui est cette Mm*TERBUSCH et que vient faire ce nom étranger dans notre École française? L'artiste est étrangère en effet, elle est née sur les bords de la Sprée. Mais elle a passé quelques années en France, son tableau a été fait à Paris ; c'est son morceau de réception pour l'Académie où elle a été reçue le 24 février 1767. C'est pour cela que son buveur figure parmi les œuvres d'artistes Français. Anne-Dorothee Liscewska, femme Terbusch, naquit à Berlin, en 1722, suivant Nagler; en 1728, s'il faut croire les registres de l'Académie. Cette divergence n'est pas pour nous surprendre ; les renseignements de l'Académie doivent provenir de l'artiste elle-même, et quelle femme ne se trompe pas en pareille occurrence ? Ce qui me ferait hésiter cependant, c'est certaine accusation malséante, dont Diderot fut l'objet et, que

^PP%»4li»^Vvn^^^y«T(!^^M^T^^^T*?*TtT;^^,y?*?

W*^^^*f*!^^*^^,^ 38 LES FEMMES ARTISTES les quarante-cinq ans de l'artiste (si Ton adopte l'opinion de Nagler) rendent tout à fait cruelle pour le pauvre encyclopédiste. — Passons. — D'origine polonaise, comme son nom l'indique, elle appartenait à une famille d'artistes, fixée en Prusse depuis deux générations. Son père George, son frère George-Frédéric et ses deux sœurs Anne-Rosine et Julie Liscewska s'adonnèrent à la peinture et semblent avoir été des artistes distingués. Anne Dorothée était depuis longtemps connue dans son pays. Elle arrivait à Paris avec une grande réputation, un amourpropre plus grand encore, et s'attendait à recevoir le même accueil que, quarante-six ans plus tôt, la France avait fait à la Rosalba. Mais elle avait trop présumé de son talent et devait, par la suite, s'exposer à de cruels mécomptes. A peine arrivée, elle présenta à l'Académie un effet de nuit assez vigoureux, paraît-il, et qu'on eût cependant l'impolitesse de refuser. Loin de se décourager, elle se remit à l'œuvre et peignit le tableau dont j'ai parlé plus haut et qui lui valut le titre d'Académicienne. Ce premier succès ne suffisait pas à l'ambitieuse Prussienne : elle désirait vivement être présentée à la cour et faire un tableau pour le roi ; mais les temps étaient durs alors pour les artistes et le surintendant des Beaux- Arts, Poisson-Mécène, comme l'appelle Grimm (i), arrivait à grand'(1) Abel-François Poisson, marquis de Vandières, puis de Marigny, nommé directeur des bâtiments du roi en 1751,

LES FEMMES ARTISTES 39 peine à payer aux artistes français de maigres à-comptes sur les commandes qu'ils avaient reçues. En somme, soit malechance, soit manque de savoir-faire, elle ne sut pas se faire adopter par la haute société. « Ce n'était pas le talent qui lui « manquait, elle en avait du reste. C'est la ^ « jeunesse, c'est la beauté, c'est la coquetterie, ff « Il fallait s'extasier sur le mérite de nos grands « artistes, prendre leurs leçons, avoir... » J'arrête ici ma citation. Aussi bien, certains de mes lecteurs pourraient trouver Diderot, à qui j'emprunte ces lignes, un peu trop Gaulois. Que ceux qui sont d'un avis contraire, et j'avoue humblement être de ce nombre, veuillent bien rechercher, dans le salon de 1767, les pages que consacre à Mme Terbusch le spirituel encyclopédiste : jamais il n'a été plus plus étincelant de verve et de belle humeur. Que d'appréciations justes et spirituelles sur le talent de l'artiste ! Que de fine ironie dans les conseils qu'il lui donne sur le « moyen de parvenir » ! Que de bonhomie dans la manière dont il nous conte ses aventures avec « l'indigne Prussienne » ! Tout est à lire dans ce long article pour ceux du moins qui ne craignent pas le mot propre (même quand il est un peu cru) et qui, avec Boileau, aiment à entendre appeler un chat : un chat. Revenons à Mmo Terbusch. Elle ne fit pas un à la mort de M. de Tournehem. Il garda cette charge jusqu'en 1773.

ptnnH«»^>v^|r!y*yTt^^^ytVVM»S!V»^w<> HHtti 40 LES
FEMMES ARTISTES long séjour à Paris, car, au moment où s'ouvrit le Salon de 1767, c'est-à-dire en septembre, elle avait déjà quitté la France pour fuir les créanciers qui la harcelaient. Elle envoya à cette exposition, outre le tableau dont j'ai parlé tout d'abord, une tête de poète, pleine de verve et de couleur, et plusieurs portraits. Le catalogue de 1767 ne nous dit pas quels étaient les personnages représentés. Nous savons seulement que l'un d'eux était Diderot, et lui-même donne ce portrait comme un des meilleurs qu'on ait faits de lui. Elle avait en outre présenté un grand tableau dont le sujet était -.Jupiter métamorphosé en Pan qui surprend Antiope endormie. Mais le comité, pris d'une crainte pudique qui n'était peut-être qu'un prétexte, refusa de l'admettre. Mme Terbusch retourna-t-elle directement dans sa patrie, ou alla-t-elle en Italie, comme on le lui avait conseillé, pour y briguer les lauriers académiques « plus aisés à cueillir et plus odoriférants en Allemagne que les nôtres? » Je ne sais, mais si elle ne fit pas ce voyage, sa réputation, du moins, traversa les Alpes, car elle mourut membre de l'Académie de Bologne. Ce qu'on peut affirmer aussi, c'est qu'elle finit ses jours dans sa patrie où elle fit pour les cours de Prusse et de Russie de nombreux travaux. Le buveur, dont nous avons parlé plus haut, n'est pas le seul tableau que nous ayons conservé de l'artiste berlinoise. Le musée de Versailles possède aussi un portrait en pied du roi Fré

LES FEMMES ARTISTES 41 d'Éric II, assez médiocre il est vrai, d'une touche molle et cotonneuse et peu ressemblant. J'ai cherché en vain son nom dans les catalogues de l'Hermitage et du musée de Berlin. Le département des estampes ne contient non plus aucune œuvre gravée d'après elle. On cite cependant une Artémise, gravée d'après un de ses tableaux, par Kaupertz. Plus on avance dans le XVIII^e siècle, et plus les femmes artistes deviennent nombreuses. A cette époque, outre celles qui font partie de l'Académie, on rencontre beaucoup de femmes, pour la plupart parentes d'artistes célèbres et travaillant sous leur direction. Telles étaient Mlle Natoire, sœur de Charles, dont plusieurs pastels eurent l'honneur de figurer dans la collection de M. de Julienne, et Mlle Gérard, la belle-sœur et l'élève favorite du peintre Fragonard qui ne craignait pas de l'associer à ses travaux. Les catalogues du temps nous ont également conservé les noms de M^{lle} Rosemond et Capet ; de M^{lle} Collot l'habile élève de Falconnet dont elle épousa plus tard le fils ; de Mlle de Villebrune, etc., sans compter, à l'étranger, Angelica Kauffmann, dont la réputation était alors si grande en Allemagne, et qui, bien qu'ayant passé par la France en 1785, allant d'Angleterre en Italie, ne paraît pas avoir frappé aux portes

42 LES FEMMES ARTISTES de l'Académie. Le jour de la réception de Mme Roslin, l'Académie comptait déjà trois femmes dans ses rangs. Il fut arrêté, dans la même séance, que ce nombre ne serait pas dépassé. La mort de M^{me} Roslin, arrivée 1772, et celle de Mme Terbusch, survenue en 1782, laissèrent deux places libres; on en disposa, en 1783, en faveur de deux artistes qui devaient être les dernières de leur sexe à jouir de cet honneur : Mmes Guyard et Vigée Lebrun. Mme Guyard, de son nom de fille, Adélaïde Labille des Vertus, naquit à Paris, le 11 avril 1749. Joachim Lebreton, qui, dans sa *Décade Philosophique*, lui a consacré un long article, dit qu'elle reçut des leçons de Latour. Cela est possible ; toutefois, au moment où elle dut commencer à étudier, Latour, déjà âgé et malade, ne travaillait plus guère, et il est peu probable qu'il ait pu avoir sur elle une influence déterminante. Son véritable maître fut le miniaturiste François-Elie Vincent, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir formé cette intéressante artiste. Dès 1774, on la voit figurer à l'exposition de l'Académie de Saint-Luc, où elle envoya un portrait en pied et une miniature. En 1782, elle se présenta à l'Académie, et, pour faire tomber le préjugé qui s'attache quelquefois aux œuvres sorties de la main d'une femme, elle eut l'idée

LES FEMMES ARTISTES 43 ingénieuse de faire les portraits de membres de l'Académie, afin qu'ils sussent par eux-mêmes si tout son talent lui appartenait. Elle avait une concurrente redoutable dans la personne de Mm⁰ Vigée Lebrun, plus jeune qu'elle de six ans, et alors dans tout l'éclat de son talent. L'Académie trancha galamment la difficulté en nommant à la fois les deux femmes peintres, le 31 mai 1783 (1). A partir de cette année, elle figure régulièrement aux expositions. En 1783, elle envoie les portraits de l'acteur Brizard dans le rôle du roi Lear (2), des peintres Vien, Bachelier, Gois, Suvée, Beaufort, Voiriot; enfin, son propre portrait. En 1785, ce sont les peintres Joseph Vernet et Amédée Van Loo, et le graveur Cochin. En 1787, sa réputation est à son apogée, et les plus grandes dames de la cour se font peindre par elle. Aussi trouvons-nous dans le livret de cette année, sous le nom de Mmo Guiard, les portraits de Mmes Sophie et Adélaïde, filles du roi Louis XV qui l'avaient nommée leur premier peintre, de (1) J'ai dû, pour ce qui concerne Mme Guyard, faire de nombreux emprunts à la Notice de M. Villot, qui lui-même n'a fait que reproduire, à peu de choses près, l'article précité, de Joachim Lebreton. (2) Acteur de la Comédie Française. Il y remplissait les rôles de père noble. « Sa nature, dit Mme Vigée Lebrun, « semblait l'avoir créé pour cet emploi. Ses cheveux blancs, « sa taille imposante, son superbe organe lui donnaient < le caractère le plus noble et le plus respectable qu'on < pût imaginer. Il excellait surtout dans le Roi Lear, et dans « Y Œdipe, de Ducis. »

^pr«*n»tW^:»ir;«^*^rîm;îMH»!V^?,ï

LES FEMMES ARTISTES 45 Mmo Guyard n'exposa pas en 1793. Elle était alors occupée d'une demande de divorce qu'elle avait introduite contre son mari et qui lui fut accordée l'année suivante. Huit ans plus tard, le 19 juin 1801, elle épousait Charles-André Vincent, le fils de son ancien maître, qui lui-même l'avait souvent aidée de ses conseils. Mme Guyard mourut le 4 floréal an XI (24 avril 1803). Jusqu'à sa mort, elle fut fidèle à son art. Au salon de 1800, où elle exposa pour la dernière fois, elle se fit remarquer pour un grand tableau contenant les portraits des différents membres d'une famille. Si Mme Guyard ne fut pas une artiste de premier ordre, son talent n'en fut pas moins réel, et l'Académie, en la recevant fit acte de justice. Assez d'œuvres de sa main subsistent aujourd'hui pour qu'on puisse la juger, et une visite à nos collections nationales suffira pour faire apprécier son mérite. Le Louvre possède six de ses pastels qui ne font pas trop mauvaise figure au milieu des merveilles de Latour, de Peronneau, de Chardin et de la Rosalba. Je recommande surtout aux amateurs le portrait du peintre Bachelier, une fine et spirituelle figure d'artiste, d'une exécution très habile et d'une charmante couleur, ainsi que d'Espagne, fils de Philippe I^{er}» Cette princesse était morte depuis vingt-neuf ans quand MTM6 Guiard exécuta son portrait, pour lequel elle s'est sans doute inspirée de celui que peignit Nattier en 1760 et qui est également à Versailles. Mmo Guiard a d'ailleurs également peint le portrait de MTM» Elisabeth, sœur de Louis XVI.

fvoyjf^rtmi ■%#* ^i*'Ti' r^>

LES FEMMES ARTISTES 47 l'art qu'elle devait cultiver plus tard avec tant de succès, là que ses essais reçurent les premiers encouragements. Malheureusement, son père qui dirigeait ses études et qui l'avait retirée du couvent pour qu'elle pût se consacrer uniquement à son art, mourut en 1768. Elle avait alors à peine treize ans. Des amis fidèles se chargèrent de l'orpheline. Doyen et Joseph Vernet continuèrent de l'aider de leurs conseils, ainsi que le peintre Briard dans l'atelier duquel elle entra. Laborieuse autant qu'heureusement douée, elle ne tarda pas à faire de grands progrès. La duchesse de Chartres, qui se fit peindre par elle, la mit définitivement à la mode : les commandes de portraits arrivèrent en foule et sa réputation était si bien établie que lorsqu'elle se présenta à l'Académie de Saint-Luc, en 1774, elle y fut admise sans difficulté. C'est vers cette époque que Mme Vigée sa mère, qui s'était remariée, vint habiter l'hôtel dont M. Le Brun, peintre-expert, était alors propriétaire. Lebrun était alors l'expert à la mode ; aucune vente importante ne se faisait sans son aide. Gagnant beaucoup d'argent, il le dépensait sans compter et vivait en grand seigneur ; sa galerie, toujours pleine de chefs-d'œuvre, était fréquentée par les amateurs les plus distingués de l'époque qui aimaient à s'y réunir, soit pour y chercher quelque œuvre rare à ajouter à leurs collections, soit simplement pour y causer d'art ou de littérature. M^{lle} Vigée se trouva mêlée à ces réunions et

vpnwya^u^;^»:»r>rfviwt»n»^«»MVR^»;>^»y?^v:»».Mi^ 48 LES
FEMMES ARTISTES sa beauté non moins que son talent charmèrent
Lebrun qui demanda et obtint sas main. Le mariage fut célébré en 1776.
Malgré sa réputation, qui allait sans cesse grandissant, les demandes que
faisait Mme Lebrun pour être reçue de l'Académie étaient toujours écartées.
Une cabale s'était formée contre elle, à la tête de laquelle était le peintre
Pierre, alors directeur de l'Académie. Joseph Vernet se décida cependant à
la présenter en 1782. Elle fut reçue, ainsi que nous l'avons vu plus haut, le
même jour que Mme Guyard. Recherchée par la meilleure société, pressée
de commandes auxquelles sa merveilleuse fécondité pouvait à peine suffire,
mère d'une fille qu'elle aimait tendrement et qu'elle a souvent mise à ses
côtés dans les nombreux portraits qu'elle a laissés d'elle-même, il semble
que rien alors ne manquait au bonheur de Mme Lebrun. C'est en vain que
quelques envieux cherchaient à ternir sa réputation par d'absurdes
calomnies, et allaient jusqu'à lui donner pour amant le ministre Calonne,
bien qu'il fût alors âgé de plus de cinquante ans et qu'il portât, dit >Mme
Lebrun avec horreur, une perruque fiscale ! C'est en vain que, en 1783, on
vendait à la porte du Salon des couplets où elle était, ainsi que Mmes
Guyard et Vallayer Coster, odieusement attaquée dans son honneur de
femme et sa réputation d'artiste. Elle n'eut pas de peine à justifier la pureté
de sa conduite. Quant à son talent, les prix qu'attei

LES FEMMES ARTISTES 49 gnaient ses moindres œuvres montrent suffisamment combien le public l'appréciait (1). Il faut lire dans les Souvenirs de Mmo Vigée Lebrun le récit de cette existence paisible et laborieuse, dont elle se délassait parfois en recevant le soir les meilleurs esprits du temps. Les Grétry, les Delille, les Champfort fréquentaient assidûment cette maison hospitalière où il n'était pas rare de voir les plus grands seigneurs causer familièrement et sur le pied de l'égalité la plus parfaite avec Lekain ou Brizard, tandis que des maréchaux de France, faute de sièges, s'asseyaient sans façon sur le plancher. Singulière époque où la vieille société décadente ne s'occupait que d'amour et de beaux-arts et se passionnait pour la querelle des Gluckistes et des Piccinistes au point de ne pas entendre, grondant au loin, la grande voix de la Révolution ! Elle arrivait cependant, cette terrible année 1789, qui allait bouleverser tant d'existences. Caractère doux et tendre, incapable de supporter les émotions violentes, Mm0 Lebrun en vit avec effroi les premiers excès. Sa santé s'altérait et tout travail lui devenait impossible. Aussi, dès le mois d'octobre, elle se décidait à quitter la France, laissant à son mari, qui ne l'accompagna point, tout ce que ses travaux antérieurs lui avaient rapporté. Alors commença pour elle une odyssée à tra(1) S'il faut en croire Mme Lebrun, certains de ses portraits lui furent payés jusqu'à 8,090 francs.

50 LES FEMMES ARTISTES vers l'Europe qui ne devait pas durer moins de treize ans. Elle se rendit d'abord à Turin, où elle fut reçue par le célèbre graveur Porporati ; puis ensuite à Rome, où les jeunes pensionnaires de l'Académie de France lui firent le plus chaleureux accueil. C'est là qu'elle fut présentée à la célèbre Angelica Kaufmann, alors âgée de cinquante ans, et dans tout l'éclat de sa renommée. Appelée à la Cour de Naples, elle y fit de nombreux portraits, entre autres celui de lady Hamilton, cette étrange aventurière qui inspira à Nelson une si grande passion, et à Alexandre Dumas un de ses plus curieux romans. De Naples, elle revint à Rome, où elle retrouva les filles de Louis XV, Mmes Victoire et Adélaïde dont elle avait été, aux jours heureux, le peintre préféré et qui, vieilles maintenant et dans une situation précaire, fuyaient devant Championnet vain-, queur. Elle fit de ces malheureuses princesses un portrait qui se trouve actuellement à Naples. Puis forcée à son tour de quitter Rome, elle se mit à parcourir l'Italie, et visita, successivement Florence, Parme, Bologne, Mantoue, Venise, Milan. Partout accueillie avec faveur, elle voyait s'ouvrir devant elle les portes des différentes Académies où elle se présentait. Si elle fit une ample moisson d'honneurs, l'argent, non plus, ne lui fit pas défaut, car, ainsi que je l'ai dit plus haut, elle était partie de Paris avec une centaine de louis en poche et rien, dans le récit qu'elle a laissé de sa vie, ne permet de supposer qu'elle ait

LES FEMMES ARTISTES 51 connu la gêne. Elle put même à différentes reprises suffire aux demandes d'argent de son mari, que la Révolution avait ruiné, et qui eut souvent recours à elle. A la fin de 1793, nous trouvons Mme Vigée Lebrun à Vienne. Après deux ans et demi de séjour dans cette ville, les sollicitations de l'empereur de Russie la décidèrent à aller à Pétersbourg. Toutefois, avant de s'y rendre, elle visita Prague, Dresde et Berlin qui, comme Bologne et Rome, tint à honneur de l'admettre dans son Académie. Arrivée à Pétersbourg en 1795, elle y passa six années qui eussent été pleinement heureuses sans un événement qui l'attrista fort et dont, par la suite, elle eut peine à se consoler entièrement. Sa fille unique, qui l'avait suivie dans ses voyages, » et qu'elle aimait avec passion, s'éprit d'un certain M. Nigris, secrétaire du comte Tzernicheff. Mme Lebrun s'opposa autant qu'elle le put au mariage de sa fille avec cet homme « sans talents, sans fortune et sans nom ». Elle dut toutefois céder, mais elle avait été blessée au cœur, et, en 1819, quand sa fille mourut, elle n'avait pas encore oublié cette violence faite à sa volonté. Ce fut en 1802 que Mme Lebrun revint en France. Quelque temps après elle fit en Angleterre un séjour de trois ans. Peu après, elle visita la Suisse. Enfin en 1809, elle revint à Paris qu'elle ne quitta plus*, Mme Lebrun avait alors cinquante-quatre ans*

>mnMmiLtr.v 52 LES FEMMES ARTISTES Elle devait vivre encore trente-trois années. Elle s'était d'abord retirée à Louveciennes, mais, en 18 14, sa maison fut saccagée par les Prussiens, et elle ne dut son salut qu'au sang-froid d'un de ses domestiques. L'année précédente, elle avait perdu son mari et sa fille mourut en 18 19. Il lui restait heureusement deux nièces, Mme* Rivière et Tripier-Lefranc, qui entourèrent de leurs soins attentifs la vieillesse de l'artiste jusqu'à sa mort survenue en 1842. L'œuvre laissé par Mme Lebrun est considéra* ble. Elle déclare elle-même avoir fait six cent soixante-deux portraits sans compter les tableaux et les paysages. La plupart des grands musées de l'Europe possèdent une ou plusieurs de ses œuvres; aussi son nom est-il, à l'étranger, un des plus connus de l'École française. En France d'ailleurs sa réputation n'est pas moins répandue. Cet art léger et spirituel, d'une' élégance quelque peu bourgeoise, plus gracieux que profond, et dénué de toute recherche pédantesque de style, est de ceux qui désarment la critique, et trouvent à travers tous les âges, et en dépit de toutes les tendances d'école, l'accueil favorable que leur méritent leurs qualités aimables. C'est le propre des artistes de premier ordre d'être portés aux nues par quelques-uns, décriés par d'autres. Les délicieux panneaux de Boucher et de Fragonard tant aimés de nos grands-pères, ont été relégués par nos pères au fond de leurs greniers : de nos jours ils ont reconquis la faveur du public. Les

LES FEMMES ARTISTES 53 œuvres de Mme Lebrun n'ont jamais connu et ne connaîtront jamais de pareilles vicissitudes; et même en 1828, au moment où le romantisme remportait ses premiers succès, ses tableaux trouvaient acquéreur et à des prix fort honorables. « Mme Lebrun, dit Charles Blanc, appartient toute entière au XVIII^e siècle. Elle resta en effet toute sa vie sous l'influence des petits-maîtres qui étaient en vogue dans la première partie de sa vie. On retrouve dans sa manière de peindre comme un reflet affaibli de Grèuze tandis que dans ses portraits elle emprunte souvent à Nattier l'habitude qu'il avait de travestir ses modèles en déesses. » Si, dans son style, l'artiste resta fidèle aux traditions du passé, la femme ne le fut pas moins à ses sympathies aristocratiques. Très peu de (noms bourgeois figurent dans ses mémoires, et, à consulter la longue liste de ses portraits, il est permis de croire qu'elle refusa d'avilir son pinceau en peignant des gens qui, comme on disait il y a cent ans, n'étaient pas nés. Ce ne sont partout que souverains, princes, ducs ou marquis. La reine de Naples, la reine de Prusse, la reine mère de Russie, le roi de Pologne, Stanislas-Auguste, le prince de Galles, les princesses Esterhazy et de Lichtenstein, la grande duchesse Anne de Russie, lord Byron, tous les grands noms de l'Europe, tous les hauts personnages de l'ancienne société défilent triomphalement dans

54 LES FEMMES ARTISTES l'œuvre de M^{me} Lebrun qui illustrerait à souhait un almanach de Gotha de l'époque. *r Lorsque Mme Lebrun mourut, il y avait longtemps que l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture n'existait plus. Elle avait disparu, emportée comme tant d'autres institutions, par la tourmente révolutionnaire. En 1795, lors de la création de l'Institut (1), une partie des anciens académiciens retrouvèrent leur titre; mais, comme je l'ai dit au début de cette étude, l'organisation de ce corps était entièrement différente. C'était une assemblée choisie et composée d'un nombre limité de membres. De plus, les femmes n'y étaient pas admises. Cependant aucun article du règlement ne les écarte, d'une façon formelle et explicite, et si quelque femme d'une réelle valeur frappait aux portes de l'Académie, elle soulèverait une question de principe qui n'a pas été ' tranchée jusqu'à ce jour. Napoléon n'aimait pas les femmes artistes. La piquante réponse qu'il fit à MTM* de Staël montre assez qu'il lui déplaisait de les voir empiéter sur les attributions du sexe fort. Mais nous aimons (1) Les Académies, sur un rapport de Chamfort, appuyé par La Harpe, furent supprimées le 8 août 1793, comme contraires à l'égalité. L'Institut fut organisé théoriquement par le décret du 3 brumaire, an iv (25 octobre 1795), et effectivement par l'arrêté consulaire du 8 pluviôse, an xi.

LES FEMMES ARTISTES 55 à croire que, depuis, la vieille galanterie française a repris ses droits. Ce que l'oncle n'a pas voulu autoriser, le neveu l'eût peut-être permis, lui qui accorda, pour la première fois si je ne me trompe, la croix de la Légion d'honneur à deux femmes dont Tune était la digne émule des Rosalba et des- Lebrun. Les femmes illustres dans les arts et dans les lettres n'ont pas manqué dans ce siècle, depuis MUe Mayer jusqu'à Rosa Bonheur, depuis Mrae de Staël jusqu'à George Sand. Qui sait? Peut-être l'Académie renoncerat-elle un jour à son injuste ostracisme et nous serat-il donné de voir le légendaire habit à palmes vertes gracieusement modifié à l'usage de nouvelles élues.

Société de l'Histoire de l'Art Français PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ SUR L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS La Société de l'histoire de l'art français, fondée en 1871 pour publier des documents inédits sur les artistes français, a fait paraître jusqu'ici vingt-deux volumes. Nouvelles archives de l'art français. Cette collection, — continuation des Archives de VArt français, publiées de 1850 à 1860 par MM. de Chennevières et de Montaiglon, — compte actuellement neuf volumes, divisés en deux séries. La première série, de six volumes, est complète ; la deuxième, commencée en 1879, se compose de trois volumes. . Tome I, 1872, 512 pages, presque épuisé ; se vend séparément . 25 » Tome II, 1873, 476 pages ; séparément . . 20 » Tome III, 1874-75, 532 pages; séparément . 20 » Tome IV, 1876, 472 pages; séparément . . 15 » Tome V, 1877, 432 pages; séparément . . 15 » Tome VI, 1878, 424 pages ; séparément . . 15 » Tome VII, 1879, 480 pages; séparément. . ' 1\$ » Tome VIII, 1880-81 ; séparément 15 » Tome IX, 1882; séparément 15 » Tome X, 1885 15 » Tome XI, 1884 15 » Il a été publié en outre, de 1875 à 1878, un Bulletin trimestriel (en tout seize numéros) qui renferme de nombreux documents, notamment un grand nombre d'actes d'état civil d'artistes du xviii® siècle. Ce Bulletin ne se vend pas séparément. — 11 sera remis aux nouveaux adhérents qui prennent la collection complète des publications de la Société. MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES MAISONS ROYALES ET BASTIMENS DE FRANCE, par ANDRÉ FÉLIBIEN, publié pour la première fois par M. Anatole de Montaiglon, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, 1 vol. in-8°, 1874 8 »